

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LE PÈRE GRATRY

ET

l'Infaillibilité du Pape

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR OBTENIR LE BACCALAURÉAT

EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 19 Juillet à 4 heures

PAR

LUCIEN MOURAUX

Bachelier ès-lettres



CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1910

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LE PÈRE GRATRY

ET

l'Infaillibilité du Pape

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR OBTENIR LE BACCALAURÉAT

EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 19 Juillet à 4 heures

PAR

LUCIEN MOURAUX

Bachelier ès-lettres



CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1910

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. G. BONET-MAURY, Président de la soutenance

MM. G. BONET-MAURY.	}	Examineurs.
E. VAUCHER.		
G. VIÉNOT.		

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat*

N° 447

A M. LE PASTEUR HENRY SOULIÉ

DE PASSY

Hommage de reconnaissance

L. M.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

Mgr l'évêque d'Orléans et Mgr l'archevêque de Malines.
1^{re} Lettre à Mgr Dechamps, par le P. GRATRY, prêtre de
l'Oratoire, m. de l'A. F.

B. Nationale, Inventaire E, 8010, 8022, 8023, 8144. 4 lettres, janvier, février, mars, mars 1870. Douniol, Paris.

L'Infaillibilité et le Concile Général, par Mgr DECHAMPS.
Paris, 7^e édit., Vve Magnin et Fils, rue Honoré Chevalier, 3.

Le P. Gratry, par le R. P. CHAUVIN, directeur de l'Ecole
Massillon, 1901. Bibliot. de l'Arsenal, 28.898, in-8°.

Le Père Gratry et l'infaillibilité du Pape

Parmi les prêtres catholiques qui ont honoré l'Eglise de France au XIX^e siècle, le R. P. Gratry, de l'Oratoire, peut être placé au premier rang, pour l'étendue de son labeur, la dignité de sa vie et le charme de sa personne, « faite « toute de lumière et de paix ». D'autres ont été plus connus du grand public, plus populaires aussi, nul n'a laissé dans les âmes de ceux qui l'ont vu et étudié de près, un souvenir plus doux et aussi bienfaisant. Adorateur de la vérité seule, telle était sa devise. Catholique sans doute, mais chrétien surtout, prêtre plein de zèle, mais sans fanatisme, âme religieuse par besoin intime plus que par devoir, le P. Gratry a essayé d'unir dans un même amour Dieu, son Eglise et l'humanité de son temps.

Les siens ne l'ont pas compris, et, si on excepte quelques disciples, ils l'ont traité en suspect. Sa mémoire est demeurée longtemps dans l'oubli, ce qui était une véritable ingratitude, et lorsque, après 30 ans, un de ses fils spirituels a osé rappeler et glorifier son nom, ce n'est qu'après avoir reçu de Rome l'encouragement obligé.

Ce qu'on ne pardonnera jamais au P. Gratry, c'est son esprit de tolérance, c'est surtout son indépendance au moment du Concile du Vatican (1870), dans la question de l'Infaillibilité. M. le professeur Auguste Sabatier, de regrettée mémoire, avait un jour fait un éloge ému de l'abbé Gratry et c'est pour répondre au désir du doyen de la Faculté que l'auteur de ces lignes a choisi ce sujet, en le restreignant à une page d'histoire, une des plus animées, et à un cas de conscience, le plus douloureux de tous pour un prêtre.

INTRODUCTION

Etat de l'Eglise catholique avant le Concile du Vatican

Les années du pontificat de Pie IX qui ont précédé l'ouverture du Concile, apparaissaient alors comme une période de vitalité puissante et semblaient promettre au Catholicisme un triomphe définitif. En ce temps-là le peuple fidèle suivait docilement les directions du pape ; les gouvernements écoutaient avec respect la moindre parole venant de Rome ; seule la question du pouvoir temporel se posait insoluble devant l'unité italienne, provoquant dans la presse des discussions passionnées et suscitant de généreuses défenses ; le clergé de France formé dans les grands séminaires selon les doctrines romaines s'était peu à peu détaché de ses évêques pour se tourner davantage vers le souverain pontife ; quant à Pie IX, déjà vénérable par la longueur de son règne autant que par le récit de ses illusions et de ses malheurs, il excitait, parmi les catholiques, un enthousiasme extraordinaire ; chaque année des foules de pèlerins allaient à Rome déposer à ses pieds leurs hommages et leurs dons ; le pape était devenu, avec la Vierge Marie, l'idole des catholiques au XIX^e siècle ; une dévotion nouvelle était fondée et le Souverain Pontife pouvait se croire appelé à réaliser le rêve de Grégoire VII et d'Innocent III, le rêve de la Papauté gouvernant le monde entier. Jamais peut-être la centralisation n'avait été aussi complète et l'unité aussi absolue, du moins en apparence.

Cependant il y avait des sources de divisions profondes entre ceux qu'on appelait alors les Catholiques Libéraux ou Gallicans et les Ultramontains.

Pour ces derniers, l'Eglise fondée par le Christ sur saint Pierre et ses successeurs était résumée et concentrée dans l'Eglise Romaine, le catholicisme seul possède la vérité absolue et seul il a droit à la liberté et à la puissance, rois et peuples sont soumis à son autorité et nul n'a de droit contre lui. L'Inquisition tant calomniée n'est après tout que l'exercice mal compris, mais légitime, d'un droit divin et sacré qui vient de Dieu.

Les Catholiques Libéraux, tout en reconnaissant l'origine divine du sacerdoce dans l'Eglise, faisaient bien des réserves quant à l'exercice de ce pouvoir spirituel et séparaient nettement le privilège divin et les abus humains que l'histoire a si souvent enregistrés. Au sujet de la Papauté, les divergences s'accroissaient. Après Bossuet et selon l'esprit traditionnel de l'Eglise Gallicane, les Libéraux maintenaient que le pouvoir souverain appartenait à l'Eglise toute entière composée du pape et des évêques et s'était toujours manifesté à travers les siècles dans les Conciles principalement.

Au contraire, les Ultramontains prétendaient que la Papauté arrivée au point culminant de son développement providentiel, devait réunir en elle seule tous les pouvoirs de la hiérarchie ecclésiastique jusque là disséminés. A une époque où les rois, disaient-ils, ont laissé tomber leur sceptre dans la boue ou le sang, il est nécessaire au moins que le sceptre de droit divin demeure sacré et reste élevé au-dessus de tous, afin que le monde puisse être sauvé par le principe d'autorité.

Au sujet de la démocratie, l'abîme qui séparait les deux doctrines était encore plus profond. La révolution était pour les Ultramontains une fille de Satan, et Pie IX semblait comme le pontife suscité d'en haut pour condamner et anéantir toutes les aspirations de la société moderne. Aux Libéraux, le monde nouveau apparaissait comme l'évolu-

tion violente parfois, mais inévitable de l'humanité ; c'était en particulier l'affirmation de certains droits imprescriptibles de l'individu jusque-là inconnus ou méconnus, droits de la conscience, liberté du culte, liberté de penser, de parler et de vivre selon ses convictions.

Voici une page magistrale écrite au sujet du Père Gratreux : elle expose avec clarté pourquoi il y a chez les catholiques deux sortes d'esprits parfois si opposés.

« Pour les uns, le catholicisme, c'est l'absolu en tout, c'est l'immuable non seulement dans le dogme, qui ne varie pas, mais dans tout ce qui se passe et se renouvelle au sein des sociétés. Ils croient relever et servir leur foi en traitant la raison humaine, comme la grande rebelle, comme la grande corruptrice de la civilisation..... Ce qu'on nomme le progrès n'est à leurs yeux que le mirage trompeur d'un monde, qui a perdu toute notion de la vraie grandeur. La liberté de conscience n'est qu'une funeste hérésie. La philosophie n'est qu'un apprentissage de la révolte. Tout ce qui s'est fait de nos jours n'est qu'une vaste conspiration contre la vérité. En un mot, tout le mouvement qui s'accomplit sous nos yeux n'est qu'une immense et choquante déviation et les pouvoirs politiques, s'ils étaient intelligents, devraient se faire les régénérateurs du monde moderne par je ne sais quel retour à un passé regretté, par l'unité dans le silence, la soumission et l'immobilité. Le pape et l'empereur, c'est là leur idéal. Ils se prennent quelquefois au piège et finissent par n'être pas plus libres, après avoir aidé à sceller la liberté des autres. Plus sceptiques qu'ils ne croient, ils méconnaissent ce qu'il y a de vertu et de ressources pour la religion dans les luttes mêmes de la liberté.....

« Il est au contraire une autre race d'esprits, pour qui la religion n'est point cette ennemie intolérante et haineuse de tout ce qui s'élève et grandit, qui ne s'exercent pas à faire la maison du Père céleste si petite que seuls ils y puissent entrer, eux et leurs sectateurs. Au lieu de

« violenter et de conspuer la raison humaine, ils l'honorent et reconnaissent son domaine légitime. C'est avec la raison éclairée et fortifiée par la foi qu'ils combattent la raison égarée et livrée à l'excès de ses entraînements. Au lieu de se cabrer contre la marche des choses, contre la liberté de conscience et les principes qu'invoquent les sociétés modernes, contre les garanties civiles et la séparation des pouvoirs, ils cherchent le secret et la raison de tout ce mouvement irrésistible. Ce sont des chrétiens convaincus, qui aiment le progrès, la justice et la liberté, qui ne croient pas tout perdu parce que des peuples revendiquent leurs droits.

« Ce n'est pas qu'ils ne soient sensibles aux maladies qui tourmentent un siècle agité par de tels ébranlements..... mais ces maladies mêmes qu'ils suivent d'un œil ému, ils les traitent avec sympathie sans insulter le grand patient qui se débat depuis plus d'un demi-siècle ; ils n'ont ni brutalité ni invectives pour cette société, leur patrie après tout, où ils sentent palpiter des instincts qu'il n'y a qu'à épurer et à diriger. Ce n'est pas non plus que cet immense mouvement d'industrie et de richesse leur semble sans péril....., ils n'y voient qu'une nécessité de plus de combattre sans cesse par la parole, par la foi et par la science, de raviver toutes les sources morales, de stimuler l'énergie intellectuelle et de rapprocher toutes ces forces en scellant leur alliance à la lumière de l'Evangile. Ils ne veulent pas faire rétrograder leur siècle : ils veulent défendre et faire vivre en eux le principe chrétien qui est leur essence et leur force. (1) »

Or, de ces deux partis, l'un comprenait la grande majorité du clergé et des fidèles, c'étaient les ultramontains, i. e. les jésuites en première ligne, presque tous les religieux, quelques évêques et Louis Veuillot qui régentaient alors la presse religieuse. L'autre parti formait une mino-

(1) Charles de MAZADE. — *Revue des Deux-Mondes* (1862).

rité d'élite pour le talent, la piété et la situation sociale, les de Falloux, de Broglie, Montalembert, Cardinal Newman, Bordas-Desmoulins, Mgr Dupanloup, Mgr Darboy. Mgr Manning, allait jusqu'à dire que le Libéralisme était pire que l'Anglicanisme, parce que c'était un ennemi caché dans la place et Pie IX ne cessait dans toutes ses bulles de prévenir les fidèles contre cette peste diabolique.

C'est à ce parti libéral qu'appartenait le P. Gratry dont je vais maintenant esquisser la physionomie vraiment intéressante.

CHAPITRE PREMIER

Le Père Gratry

On a dit du Père Gratry (1) qu'il tenait de son père, intendant militaire, le culte de la justice, le sentiment de l'honneur et l'amour de la patrie, et qu'en même temps de sa mère, une enfant de 16 ans, il avait gardé toute sa vie comme le sourire de l'ingénuité de l'enfance avec la douceur et la bonté de la femme. Ce qui est certain, c'est qu'il fut un esprit distingué, un noble cœur, un travailleur passionné, unissant la poésie de la forme et la profondeur des études, toujours et partout, même dans ses erreurs, fidèle à la devise de sa vie : adorateur de la vérité seule.

Après des études brillantes au lycée de Tours et au lycée Henri IV, plusieurs fois lauréat du Concours Général, entré à l'Ecole Polytechnique après une seule année de préparation, A. Gratry se tourna vers Dieu à l'âge où les jeunes gens se laissent facilement détourner de lui.

Un soir d'automne, à 17 ans, assis sur son lit de lycéen, il rêve à sa destinée qui lui apparaît en deux tableaux : il sort de l'Ecole de droit, il devient orateur, écrivain, membre de l'Académie Française, il est riche et vit heureux au milieu de toute sa famille..... ; tout à coup la scène change, les siens disparaissent les uns après les autres, il survit à son fils, il demeure tout seul ; comme le tronc vidé d'un chêne antique, il résiste par son cerveau et lentement se

(1) Auguste-Joseph-Alphonse (1805-1872).

dessèche..... Voilà la vie. Les années s'écoulaient comme les flots dans un fleuve immense et continuellement de petites vagues jaillissaient, reflétaient un instant quelque rayon de soleil, puis se ternissaient et s'enfouaient dans la profondeur du gouffre. Problème et mystère de la destinée ! « O Dieu, s'écrie-t-il, révèle-moi cette énigme et je « jure de te consacrer ma vie ! » — A l'Ecole Polytechnique, il vécut, raconte-t-il lui-même, plusieurs mois dans une cité mystique « où il n'y avait pas un seul égoïste, pas « un seul malheureux, où tout était noble et généreux, où « les morts s'éloignaient avec des sourires, où les vivants « travaillaient avec courage, où tous les habitants s'aimaient..... »

Reçu prêtre en 1832 à l'âge de 27 ans, le P. Gratry avait presque 40 ans et il n'avait encore fait que de travailler dans le professorat à Strasbourg, sous la direction impérieuse et froide de l'abbé Bautain. Choisi comme proviseur en 1842 pour relever Stanislas, il s'y donna tout entier, mais, si sa méthode pédagogique était excellente, ses talents d'administrateur furent insuffisants pour une tâche aussi difficile. En 1846 le gouvernement du roi Louis-Philippe le nomma aumônier de l'Ecole Normale, à côté d'hommes déjà connus : Jules Simon, E. Havet, et en particulier près de M. Vacherot contre lequel il engagea une polémique ardente et peu mesurée. D'après M. Vacherot, le christianisme est le produit naturel de l'esprit humain, né de l'alliance des doctrines évangéliques et de la philosophie néo-platonicienne. C'était l'idée d'Hegel, après Mosheim, déjà répandue en Allemagne, insinuée en France par Cousin, affirmée par Jouffroy et qui plus tard sera reprise et développée par E. Havet, Thamin et tant d'autres. L'âme impressionnable de l'abbé Gratry fut secouée d'indignation et le ton de sa réponse s'en ressentit. M. Vacherot protesta avec force contre les conclusions panthéistes auxquelles l'abbé prétendait amener son adversaire et il proclama sa foi à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, à la puissance créatrice et providentielle de Dieu, à

l'ordre et au progrès continu dans le monde. C'est ainsi que débutait avec un tempérament combatif, celui qui désormais se montrera un apôtre d'union, de charité et de paix tout en luttant pour la vérité seule.

De là pour l'abbé Gratry un but nouveau dans son existence : rattacher tout à Jésus-Christ, lettres, sciences, arts, philosophie, droit et loi, *instaurare omnia in Christo*. De là germa en lui ce projet de créer un atelier d'apologétique chrétienne, sorte de Port-Royal, cité idéale où tous travailleraient ensemble, afin de faire connaître la vérité de Jésus-Christ et réaliser la fraternité humaine.

En novembre 1852 eut lieu la reconstitution de l'Oratoire par l'abbé Gratry et l'abbé Pététot, curé de Saint-Thomas : 2 hommes, 2 natures, 2 tendances. Le P. Pététot ultramontain inflexible, voulait un peu de science, beaucoup de piété et de l'autorité partout. Le but du P. Gratry était de réunir des religieux capables d'éclairer les esprits par leurs connaissances approfondies et d'attirer les cœurs vers Dieu par le charme de la bonté ; c'était la congrégation idéale, celle qu'il avait rêvée.

Commence alors la période importante de son travail : ses œuvres philosophiques, religieuses et morales forment tout un cours complet d'études de la Religion au XIX^e siècle avec le but constant d'unir la science et la foi, le dogme et la raison, l'Eglise et la société, le passé et l'avenir dans le présent (1).

En 1863, au Congrès de la paix à Malines, le P. Gratry sort de sa retraite pour entrer dans la vie publique avec Montalembert, A. Cochin, Albert de Broglie, les plus célèbres des frères d'armes de la Liberté, à côté des écono-

(1) Liste des ouvrages principaux du R. P. GRATRY :

1^o *De la connaissance de Dieu* (2 vol.), ouvrage couronné par l'Académie Française. (Rapports de la science et de la foi).

2^o *Logique*, 2 vol.

3^o *De la connaissance de l'âme*, 2 vol. *Eléments d'une nouvelle philosophie religieuse* (1855-1857).

4^o *Les Sources* (1861-1862). *Conseils pour la conduite de l'esprit*,

mistes L. Michel Chevallier, Laboulaye, Frédéric Passy, J. Simon, de Molinari, près de Martin Paschoud, pasteur, Isidor, grand rabbin, P. Hyacinthe, carme, dans une assemblée de plus de 1.500 députés de tous les pays et de toutes les opinions. C'est là que Montalembert salua « la « Liberté fondée sur le droit commun, l'Egalité réglée par « la raison et la justice, et la Fraternité des peuples, comme l'idéal universel de l'avenir ».

La présence du P. Gratry fut sévèrement jugée et blâmée : là où l'Eglise n'est pas seule maîtresse, un catholique ne doit pas se mêler. Ce fut bien pis quand en opposition au Syllabus, il eut le courage de montrer la Révolution Française comme une évolution depuis longtemps latente et inévitable, comme l'expression des droits de la conscience, de la raison, du bon sens, comme l'affirmation légitime des intérêts sacrés de tous.

Il est juste encore de remarquer que le P. Gratry a prévu clairement l'importance qu'allaient prendre bientôt les questions dites sociales. Dès 1860, sa philosophie devient moins théorique, plus humaine. Chez lui l'idée dominante n'est plus seulement Dieu qu'il s'agit de révéler aux indifférents, mais c'est Dieu comme cause première du progrès. Développement de la charité, élan vers la justice et la liberté, marche progressive vers la raison affranchie, puissance de l'association, voilà ce qu'il appelait « la blancheur des vergers, l'aube d'avenir, les fleurs des fruits

essai d'analyse morale et intellectuelle dans le but d'arriver à la réforme du monde par la régénération individuelle.

5° *Philosophie du Credo* (1861).

6° *Commentaires sur l'Evangile* de saint Matthieu, 2 vol. (1863).

7° *Les Sophistes et la Critique* (1864).

8° *La Paix*, étude politique sous une forme à demi lyrique (1862).

9° *La Morale et la loi de l'Histoire*, exposé d'un Christianisme social, 2 vol.

Tous ces ouvrages peuvent se résumer dans cet appel chrétien : Vous donc qui voulez être disciple de Dieu et qui avez en vous le sens divin, vous lirez chaque jour l'Evangile..... (*Les Sources*, p. 54).

« espérés ». A lui comme à J.-J. Ampère il manquait toujours le bonheur des autres pour réaliser complètement le sien.

Tel est l'homme qui, sur la fin de sa vie, va se lancer au milieu d'une rude bataille dans laquelle son désintéressement ne pourra pas lui épargner les humiliations de la défaite.

CHAPITRE II

L'infailibilité

Nul dogme catholique n'a exigé une aussi longue préparation que l'infailibilité du pape et on peut en suivre à travers les siècles l'élaboration lente et progressive.

Saint Pierre disait à Corneille prosterné devant lui (Act. X) : « Je suis un homme comme toi, rien de plus... » et en fait, c'est dans cet esprit de fraternelle indépendance que se sont fondées et multipliées les premières communautés chrétiennes.

Pendant plus de 500 ans, l'histoire garde un silence complet sur la papauté, c'est-à-dire sur un pouvoir spirituel dirigeant les Eglises. Il y a bien à Rome un évêque, choisi par le peuple, élu par le clergé, toujours approuvé par les princes, quelquefois imposé par eux et cette dépendance se maintient jusqu'au XI^e siècle, à l'avènement de Grégoire VII qui résolut d'affranchir enfin le siège de Rome de cette servitude. On dit bien le pape de Rome, comme on dit le pape d'Alexandrie, le pape de Constantinople. Il nous reste une lettre citée souvent du pape Grégoire le Grand (590-604) protestant avec force contre le pape Jean de Constantinople qui aspirait au titre d'évêque universel : « Prétention coupable, » écrit-il, « qui ne serait « rien moins que détruire la foi. (1) »

(1) Les lettres de Grégoire le Grand (590-604), fournissent de nombreux témoignages établissant que le pape n'avait aucune autorité personnelle sur l'Eglise. Il reproche souvent aux patriarches de Cons-

A partir du v^e siècle après le passage des Barbares, le siège de Rome prend une importance extraordinaire pour des raisons toutes politiques : l'influence du nom antique de Rome, le système impérial appliqué à l'Eglise d'Occident, la protection des princes, les efforts constants des pontifes romains à profiter de toutes les circonstances pour créer un centre d'action et d'influence, par l'usage des appels, des exemptions, causes majeures, cas réservés..... etc., et tous les moyens que le génie romain savait inventer. Ajoutez encore les légendes connues : la Donation de Constantin, le privilège de Pierre, sa lettre aux rois des Francs, surtout les Fausses Décretales, sorte de compilation audacieuse de textes arrangés pour exalter le siège des évêques de Rome.....

Or, si l'on excepte les questions plutôt administratives de la Pâque, du Baptême et de la Pénitence qui ont seules préoccupé les pontifes de Rome, sans grande influence sur les autres Eglises, il est impossible de citer un seul décret dogmatique formulé à Rome et reçu en Orient. Depuis Nicée l'autorité suprême est renfermée dans les conciles seuls à tel point que dans la longue élaboration du dogme catholique, le rôle de la papauté est à peu près nul jus-

tantinople et d'Alexandrie de vouloir prendre le titre d'évêque universel, titre pompeux qui ne sert qu'à détruire la charité et provoquer le scandale. Lui-même a refusé ce nom qui lui était donné par un concile, celui de Chalcédoine, comme contraire à l'esprit chrétien, tout d'humilité et de paix, et comme opposé à l'autorité apostolique : *quæ unius est atque uni in tribus locis* (Liv. VII, lettre 40). — *Meus honor, honor, Ecclesiæ universalis ; meus honor, fratrum solidus vigor. Tunc ego vere honoratus sum cum singulis quisque honor debitus non negatur..... Nec honorem esse deputo in quo fratres meos honorem suum perdere cognosco.* Bien plus, il se plaint à Euloge d'Alexandrie qui se déclare disposé à agir selon ses ordres *sicut iussistis*. Cette parole le blesse dans son humilité. Saint Grégoire a écrit ce qu'il croyait juste, mais il n'a pas d'ordres à donner : je sais qui je suis et qui vous êtes : *scio qui sum, qui estis : mihi fratres, moribus patres.* (Passim VIII, 30, V, 43, XIII, 40) (Patrologie Migne).

qu'au x^e siècle. Au contraire elle est longue la liste des papes qui, au lieu de confirmer leurs frères dans la foi, selon la prière du Christ, ont parfois hésité, vacillé, changé d'opinions, comme les Vigile, les Libère, les Formose, Damase,.... et autres..... sans parler de cette époque de ténèbres (867 à 1048) où le siège de Rome était au pouvoir de tous les vices dont les noms, selon l'Apôtre, ne doivent même pas être mentionnés dans l'assemblée des saints.

Agathon (680), semble le premier qui dans un acte officiel adressé aux Pères du VI^e Concile œcuménique de Constantinople applique au siège de Rome le texte de Luc (xxii, 32) : j'ai prié pour que ta foi ne défaille point..... Néanmoins tout en rendant hommage au siège de Rome, les pères du concile n'en condamnent pas moins Honorius pape de l'antique Rome en même temps que Sergius (1) pape de Constantinople et Cyrus pape d'Alexandrie.

Enfin avec le moine de Cluny, Hildebrand, l'Eglise romaine peut faire le rêve de la domination universelle et entreprendre dans ce but la lutte fameuse du Sacerdoce et de l'Empire. Innocent III se proclame lui-même le vicaire de Dieu..... ; au Concile de Florence (1439), quand les évêques d'Orient, convoqués pour l'union, sont partis, les évêques d'Occident, italiens pour la plupart, définissent solennellement en l'honneur du pape la primauté d'honneur et de juridiction, et cela peu après le fameux schisme d'Occident pendant lequel trois papes s'anathématisaient réciproquement jusqu'à ce qu'ils furent honteusement déposés au Concile de Constance (1415) et remplacé par Martin V. C'est ce même Concile de Constance qui déclara dans un décret célèbre : « Tout concile œcuménique tient son « autorité immédiatement du Christ ; chacun, même le « pape, lui est soumis, en matière de foi..... » Pas une seule voix ne s'éleva pour protester et la conclusion était claire : si le pape est soumis au concile, il n'est donc pas infallible. L'approbation de l'Eglise fut universelle.

(1) MANSI. — *Conciles* XI, 214.

A Bâle les pères du Concile renouvellent le décret de Constance et Eugène IV, après avoir lutté longtemps, cède à la fin et adhère lui-même solennellement (1431). Mais quelques années plus tard la papauté provoque une réaction au Concile de Florence dont les membres sont presque tous dévoués à ses intérêts et on définit alors la primauté d'honneur et de juridiction (1439).

A Trente, la question de l'infaillibilité est posée par la majorité, dirigée par les Jésuites, ordre religieux tout récent, fondé dans le seul but d'exalter la papauté en face de la Réforme grandissante, mais l'unanimité morale faisait défaut, on redoutait les protestations des gouvernements, l'idée nouvelle inquiétait de plus en plus et Rome toujours prudente attendit des circonstances plus favorables.

Malgré tout, l'évolution du dogme reprend vite sa marche dans la théologie, le Bréviaire et les bulles pontificales..... à tel point que l'Eglise de France, réunie en assemblée générale en 1682, vota les 4 articles qui constituent la charte de l'Eglise Gallicane et dont l'un proclame la supériorité du Concile sur le pape.

Nous arrivons à l'année 1869. Pie IX dominé par les Jésuites, croit que l'heure est venue d'en finir avec le *Libéralisme* et convoque au Vatican un Concile dont le but principal dans la pensée de tous est de définir enfin que le pape est à lui seul le chef souverain de l'Eglise Universelle. L'enthousiasme est extraordinaire chez les Ultramontains, la presse et le clergé organisent partout des pétitions..... ; les Libéraux inquiets pour l'avenir entrent à leur tour dans la lutte définitive.

En Allemagne nous voyons des évêques et professeurs réunis à Fulda (sept. 1869) se concerter pour rédiger un mémoire secret adressé au Pape, considérant comme un malheur qu'une question si délicate et si pleine d'orages fût portée devant les pères du Concile. Döllinger démontrait avec textes et preuves à l'appui que l'Eglise, gardienne du dépôt sacré de la Révélation, avait toujours repoussé cette nouveauté.

En France, le *Correspondant* publie un manifeste en 13 articles, rédigé par le duc de Broglie en conformité avec la déclaration des 4 articles de 1682 et la tradition séculaire de l'Eglise Gallicane depuis saint Louis : le Saint-Esprit n'a qu'un oracle, le Concile et le pape. De même Mgr Maret pose le syllogisme suivant : le privilège de l'infailibilité est inhérent à la souveraineté spirituelle. Or cette souveraineté spirituelle est la propriété indivise du pape et des évêques. Au même moment, éclatait comme un coup de clairon la protestation publique du Père Hyacinthe Loyson, déclarant que le Concile n'était pas libre dans sa convocation. De son côté, l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, ne craignait pas d'appeler les doctrines ultramontaines, des pratiques romaines et non chrétiennes (Oct. 28). Avant son départ pour le Concile, Mgr Dupanloup écrivit une lettre pastorale contre l'opportunité ou mieux contre la possibilité du nouveau dogme, problème grave, rempli de difficultés de toutes sortes, susceptible de renouveler les conflits du passé et d'engager l'avenir du catholicisme.

Lorsque le Concile fut réuni, le Père Gratry à son tour entre en scène et cédant aux instances de l'évêque d'Orléans, son ami de 20 ans, il répondit à Mgr Dechamps, archevêque de Malines, qui avait voulu traiter la question *ex professo*. La première lettre vise le cas du pape Honorius (janvier 1870). Les trois autres qui suivent de près s'attachent à réfuter les objections et parlent de la thèse ultramontaine ainsi que du Bréviaire, source d'erreurs et de mensonges selon le Père Gratry.

Ces quatre lettres écrites au hasard de la lutte sont autant de petits chefs-d'œuvre pour la clarté, la verve, l'accent d'une colère mal contenue..... Les deux chapitres suivants n'en sont que l'analyse et le résumé.

CHAPITRE III

Le cas d'Honorius

De tous les problèmes historiques que l'infaillibilité avait posés, le cas d'Honorius était le plus étrange surtout depuis le récent ouvrage de Mgr Héfélé sur les Conciles. Jusqu'alors les ultramontains avaient nié ou mis en doute l'authenticité des actes relatifs à la condamnation, mais désormais Bellarmin, leur chef, était victorieusement réfuté. C'est pourquoi, obéissant au désir de son maître et ami, Mgr Dupanloup, le Père Gratry, s'appliqua spécialement à prouver par l'exemple du pape Honorius que le privilège de l'infaillibilité ne pouvait être véritablement qu'une fiction historique. Pendant plusieurs mois, Honorius fut l'homme du jour chez les catholiques, on se passionnait pour ou contre lui. Croyez-vous, disait-on qu'il ait été réellement coupable ? Pourquoi l'Eglise l'a-t-elle condamné si sévèrement ?

De 625 à 638 avait siégé à Rome un pape du nom d'Honorius I^{er}, pontife plein de zèle, grand constructeur d'églises et de monastères. C'était l'époque des interminables discussions sur la personne de Jésus-Christ et ce pape se trouva malgré lui englobé dans une de ces querelles trop subtiles pour son esprit d'administrateur exclusivement pratique.

En 431, à Ephèse, l'unité de la personne en J.-C. avait été proclamée contre les Nestoriens ; 20 ans plus tard le Concile de Chalcédoine (451) avait précisé le dogme des

deux natures distinctes dans l'unité de la personne contre les Eutychiens ou Monophysites qui prétendaient que la nature divine avait absorbé en Christ la nature humaine. Néanmoins, les tendances condamnées essaient de ruser avec le décret, car l'esprit byzantin possède des ressources infinies. Sous l'empereur Héraclius, qui s'efforçait de pacifier l'Eglise, les évêques monophysites se déclaraient prêts à admettre deux natures mais une seule énergie, une seule volonté. Parmi eux un certain Sergius, patriarche de Constantinople, se tourna vers Rome et s'adressa au pape Honorius qui lui donna pleinement raison. La réponse du pontife romain reproduit les mêmes termes de Sergius et acquiesce évidemment à tout ce que le patriarche lui exprimait par écrit. Sergius affectait de vouloir ramener à l'unité les Eutychiens et dans ce but il proposait une formule capable de satisfaire à la fois monophysites et orthodoxes. En Jésus-Christ, disait-il, il n'y avait qu'une seule opération théandrique (*μία ενεργεια θεανδρική*) selon l'expression de Denys l'aéropagite vénéré des deux parties. Les pères du Concile ne parlent que d'une seule opération et volonté. Par conséquent pour éviter des nouveautés, et pour ne scandaliser personne par les termes inconnus de deux opérations en Christ, on était convenu pour en finir de ne parler ni d'une seule volonté ni de deux opérations, mais seulement de faire professer avec le concile le dogme d'une seule nature en J.-C. opérant les choses divines et humaines. La pensée du pontife n'est peut-être pas hérétique, mais les termes le sont.

50 ans plus tard, après la mort d'Honorius, l'empereur Constantin Pogonat réunit un Concile à Constantinople, le VI^e œcuménique, afin de trancher définitivement la question du Monothéisme qui troublait l'Eglise depuis si longtemps ; et dans ce Concile la condamnation du Concile est claire, solennelle, impitoyable (1). « Nous avons rejeté de « l'Eglise et anathématisé Honorius qui fut pape de la

(1) 1608 Rome, Collect. Concil., par Paul V.

« ville de Rome, parce que nous avons reconnu dans ses
« lettres à Sergius qu'il a suivi en tout la même doctrine
« et confirmé tous ses dogmes impies..... Nous avons trou-
« vé sa lettre absolument contraire aux dogmes apostoli-
« ques, aux définitions des Conciles, à la doctrine des
« Pères..... (1).

...Et nous les avons fait brûler sous nos yeux (2).

Ainsi Honorius est déclaré anathème et avec lui les auteurs de l'erreur nouvelle, les évêques Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius de Constantinople..... pour avoir violé la tradition apostolique et pour avoir essayé de renverser la foi sans tache en répandant la doctrine d'une seule volonté, d'une seule énergie des deux natures de Christ. Le pape Agathon alors pape et probablement présent au Concile puisqu'il mourut à son retour de Constantinople, ne fit entendre aucune protestation. Son successeur Léon II, répondant officiellement à Constantin Pogonat qui lui avait adressé les actes du Concile, s'exprime dans les mêmes termes que les Pères : *pariter anathematizamus..... Honorium qui hanc apostolicam ecclesiam non apostolicæ traditionis doctrina lustravit sed profana traditione immaculatam fidem subvertere conatus est* (en grec παρεργωρήσε) a permis, a donné lieu..... Le même pape dans trois lettres (3) aux évêques d'Espagne dont une au roi Erwig, accuse sa négligence devant l'incendie qui a développé le dogme hérétique : *incendium non extinxit sed negligendo confovit* (4).

De plus à l'autorité du VI^e Concile vient s'ajouter celle du VII^e Concile œcuménique qui désigne nommément Honorius, le condamne et prononce sur lui l'anathème par quatre fois. De même le VIII^e Concile renouvelle solennellement toutes les condamnations déjà formulées

(1) HARDOUIN. — *Concil.*, T. III, p. 1338, 1386.

(2) MANSI. — Tome IX, p. 564.

(3) HARDOUIN. — *Concil.*, III, p. 1730 ; HÉFÉLÉ, T. III, p. 267.

(4) *Synode de Tolède*, 1^{er} et 2^e chap., HÉFÉLÉ.

contre Honorius par les Pères des précédents Conciles (1), et déclare qu'il y a en J.-C. deux natures, deux volontés, deux opérations.

Enfin au jour de leur intronisation chaque pape nouvellement élu prononçait la formule de foi suivante : « Nous professons la doctrine du VI^e Concile et nous condamnons Honorius..... » formule qu'on peut lire dans le *Liber Pontificalis* et le *Liber Diurnus*. Et le nom d'Honorius ainsi condamné comme hérétique se trouve dans le Bréviaire jusqu'à la réforme de Clément VIII en 1600.

Ainsi donc, depuis le IX^e jusqu'au XVI^e siècle, l'Eglise Catholique a cru à l'erreur d'Honorius : conciles, papes, liturgie, bréviaire et théologie ; il y a unanimité sur ce point et ce n'est que longtemps après que les partisans des prétentions romaines ont commencé à atténuer l'importance de ce fait et ont travaillé à faire disparaître peu à peu les pièces du procès.

Alors nous devons, avec le P. Gratry, poser devant le bon sens le simple dilemme suivant : ou bien le pape Honorius a été justement et régulièrement jugé et condamné comme hérétique ; ou bien l'Eglise universelle s'est trompée gravement ; et dans ce cas, sur quoi reposera l'infailibilité des papes qui ont approuvé l'erreur ? Dans l'une et l'autre hypothèse comment peut-on expliquer le mystérieux privilège de l'assistance du Saint-Esprit dans son Eglise ?



A cette argumentation simple, claire et parfois un peu amère, près de 50 brochures environ ont riposté, chacune à sa manière, selon son point de vue spécial, ou selon la classe de lecteurs qu'il fallait rassurer à tout prix, sans s'inquiéter des contradictions inévitables, au milieu d'une discussion aussi confuse.

(1) VI^e Conc. HARDOUIN, T. III, p. 1334 ; VII^e Conc. HARDOUIN, T. IV, p. 454-474 ; VIII^e Conc. HARDOUIN, T. V, p. 914.

C'est surtout autour du mot hérétique que la lutte est acharnée.

Hérétique ! dit Mgr Manning, mais c'est un mot qui a eu bien des sens divers selon les temps : on ne doit pas conclure du mot au crime, mais déduire le sens d'après les circonstances. Ainsi, répond le P. Gratry, quand on condamne quelqu'un comme voleur, il ne s'ensuit pas qu'il ait été jugé pour vol, il faut examiner si ce n'est pas un meurtre qu'il aurait commis. Dans la langue ecclésiastique le terme hérétique a toujours eu un sens précis et fixe. Depuis le Concile de Nicée on appelait hérétique (du grec *ἡρесеω*, choisir) quiconque prétendait choisir pour sa croyance ce qui lui convenait davantage sans s'inquiéter des directions de l'Eglise, ou principalement ceux qui refusaient de se soumettre aux décisions des Conciles et qui de ce fait étaient rejetés solennellement de la communauté des fidèles. Honorius s'est écarté de la tradition apostolique et le Concile l'a déclaré anathème lui comme les autres, comme Arius, Macedonius, Nestorius..... et dans la même forme.

Hérétique signifie seulement qu'il a eu trop de ménagements pour l'erreur : c'est un innocent enveloppé dans une coalition, assimilé à quelques hérétiques vrais et exécuté comme eux. (Mgr Manning). — Cependant rien n'est plus clair ; le Concile déclare : « Nous nous sommes fait
« lire la lettre d'Honorius, nous la rejetons, nous l'exé-
« crons comme funeste aux âmes et nous l'avons fait brû-
ler sous nos yeux. »

Hérétique ! Mais nous avons les textes qui prouvent son orthodoxie, s'écrie Mgr Dechamps ! — Moi aussi je les ai sous les yeux. Non seulement Honorius prohibe la véritable expression de la doctrine orthodoxe, mais encore il accepte et emploie le *terminus technicus* du monothéisme. On devine sans doute à le lire un pape peu habitué à ces sortes de questions dogmatiques, mais la responsabilité du pouvoir l'oblige à se prononcer et il s'acquitte de sa mission comme il peut.

Hérétique, mais dans un sens restreint. Honorius a été un mauvais administrateur, il a favorisé l'erreur en la ménageant trop, il a manqué d'intelligence et de perspicacité pour démêler l'erreur de la vérité. — Cependant peut-on être plus coupable quand on prétend que le successeur de Pierre a reçu de Christ la mission de confirmer ses frères dans la foi ? « Il a fortifié les dogmes impies, » disent les Pères du Concile, il a suivi en tout la pensée « de Sergius..... » Et tout le monde reconnaît en Sergius un véritable hérétique, parce qu'il n'est pas le pape de Rome mais seulement le pape de Constantinople.

Parlant des deux opinions en présence, Honorius dit : l'un et l'autre est inepte, comme si consulté sur la Trinité il avait répondu : il ne faut enseigner ni une personne ni trois, l'un ou l'autre est inepte. N'est-ce pas pire que de nier un dogme ? Il est vrai d'ajouter que le Père Pététot déclare à son tour que le mot *ineptum* dans la langue de Cicéron signifie inopportun. Mais tout le monde sait que le latin de l'Eglise n'est pas précisément le latin de Cicéron et d'ailleurs le contexte donne au mot *ineptum* une signification beaucoup plus rigoureuse.

Tout cela n'empêche pas Mgr Manning de répéter hardiment que le pape Honorius loin d'être monothéiste, est tout le contraire. D'ailleurs, ajoute le P. Matignon S. J., la lettre condamnée n'est pas un document dogmatique, mais un simple acte administratif qui indique la conduite à tenir. M. A. de Margerie appelle cette explication une trouvaille et il en reporte la gloire à son auteur. Pourtant ce n'est pas pour une simple faute de logique que l'on rejette un pontife de l'Eglise, qu'on brûle ses écrits publiquement, qu'on lui crie anathème par quinze fois, dans les sessions particulières, dans la séance publique, devant le peuple, devant l'Empereur et le pape Agathon lui-même. Ce qui paraît évident c'est qu'Honorius, mal inspiré, n'a pas su, n'a pas osé ou n'a pas pu débrouiller l'écheveau de la sophistique asiatique ; il a ignoré, il a hésité, il s'est trompé et le Concile a été impitoyable pour lui comme pour les autres.

Hérétique, peut-être, mais pas comme pape ; les lettres d'Honorius ne sont pas dogmatiques, ni écrites *ex cathedra*. — On croirait que les Pères du VI^e Concile avaient prévu l'objection, car le terme dogmatique est répété 4 fois (1) : (*epistolae dogmaticas, dogmatica scripta, super quæstione dogmatica, dogmatice scripta*). Comment ! Voilà un patriarche d'Orient, représentant d'une des premières Eglises d'Asie qui consulte le patriarche de Rome sur une question de dogme, cause de trouble dans l'Eglise depuis plusieurs siècles et c'est précisément cette réponse qui a été pendant plus de 50 années le rempart du monothélisme ! Peut-il y avoir une circonstance plus solennelle, un acte officiel plus important ? C'est pourquoi le Concile a frappé les coupables d'une façon impitoyable. Quant aux conditions des définitions *ex cathedra* proprement dites, on peut toujours discuter ; il y en a, paraît-il, 27 nécessaires au dire des théologiens ultramontains, de sorte que c'est à peine si on pourrait trouver deux ou trois actes pontificaux qui les aient réunies toutes, et cela dans toute l'histoire de l'Eglise catholique.

Hérétique ! Mais c'est impossible, car le VI^e Concile prouve lui-même l'infaillibilité du pontife romain, et voici comment M. A. de Margerie expose cet étrange argument. Il paraît que le VI^e Concile aurait rendu hommage au Pontife alors régnant, Agathon, qu'il aurait lu ses lettres avec respect et les aurait approuvées en leur teneur. Or dans ses lettres Agathon proclame l'indéfectibilité du siège de Rome. Donc il est inadmissible que le Concile ait pu anathématiser un des prédécesseurs d'Agathon et on fait au contraire dire aux Pères du Concile : « Gloire au divin Honorius ! » — La contradiction est toute apparente. L'approbation des lettres pontificales est un acte de déférence, rien de plus, et l'indépendance du Concile n'en est pas ébranlée, d'autant plus que le pape Agathon parle du siège de Rome et non pas du pontife qui occupe ce siège et surtout que dans ces lettres si

(1) MANSI. — XI, p. 543, 554, 558, 578.

hautement approuvées, Agathon condamne avec force l'erreur du monothéisme. On s'explique très bien alors que les Pères du Concile aient pu s'écrier : Pierre a parlé par Agathon !

Honorius hérétique ! Vous auriez mieux fait d'étudier la théologie nouvelle des Conciles et leur histoire (Dom Guéranger). Le texte du Concile n'est rien, la lettre du pape qui approuve, est tout. — Le P. Gratry avoue ne pas connaître cette théologie-là. Ainsi Honorius n'est pas du tout hérétique commé le déclare le Concile, il n'est que négligent selon l'expression du pape Léon II, écrivant au roi Erwig. Avec cette théorie qui place la vraie teneur d'un Concile dans le texte papal qui le sanctionne, il s'en suivrait que la lettre de Léon II a déterminé et fixé le sens des décrets des VII^e et VIII^e Conciles, c'est-à-dire 200 ans à l'avance. D'ailleurs le texte invoqué détruit lui-même cette étrange explication : tous les auteurs de cette hérésie ont été condamnés, rejetés, tous ceux qui enseignent une seule volonté, une seule opération..... Il n'y a pas de distinction à établir, il n'y a pas d'exception, le pape lui-même dit : tous, tous, tous. Enfin si cette nouvelle théologie pouvait prévaloir, il n'y aurait plus besoin d'épiscopat, plus besoin de conciles, le pape suffit à tout. En attendant, l'histoire est là pour attester que pendant des siècles l'évêque de Rome n'ajoutait rien à l'autorité des conciles.

Honorius hérétique ! C'est impossible résume M. Chantrel, parce que le Concile n'a pas été approuvé à Rome dans sa teneur ; parce que les lettres ne sont pas *ex cathedra* ; parce qu'il ne définit pas en termes exprès ce qu'il faut croire. Honorius, selon Mgr de Ginouilhac, est un fauteur d'hérésie négatif, mais non pas positif..... — S'il en est ainsi, à quoi servent les Conciles et quelle autorité peut-on leur accorder dans le passé ?

La dernière trouvaille, celle-là la plus hardie, est celle de Dom Guéranger, dans le but de ruiner entièrement la valeur de la condamnation. Il y a eu dans les actes du

Concile non pas interpolation mais intrusion, c'est-à-dire, introduction du nom d'Honorius : intrusion dans les actes du VI^e Concile, intrusion dans le VII^e, intrusion dans le VIII^e, intrusion dans le bréviaire, dans le *Liber Pontificalis* et dans le *Liber diurnus*..... et cette intrusion a pu se maintenir secrète pendant 1.000 ans dans la théologie, jusqu'à ce qu'enfin un homme clairvoyant ait soupçonné, découvert et anéanti cette supercherie séculaire.

Avec de pareils procédés, s'écrie le P. Gratry, on ferait perdre la foi aux faibles !

CHAPITRE IV

La thèse de l'Infaillibilité et les Légendes du Bréviaire

Mgr de Malines proclamait dans sa brochure que la doctrine de l'Infaillibilité Pontificale avait « la splendeur « d'une vérité certaine, confirmée par les plus grands « noms de la théologie dans tous les siècles ». Le P. Gratry répond en citant quelques-uns des plus illustres : Melchior Cano, saint Liguori, saint Thomas d'Aquin et Perrone, et il discute la valeur de leur témoignage.

Melchior Cano (*de locis theologicis*, lib. IV, cap. IV), fournit 20 textes en faveur de l'infailibilité ; et, sur ces 20 textes, 2 seulement sont authentiques ; 16 sont tirés des *Faussees Décrétales*, et les 2 lettres d'Athanase ont été rejetées par les Bénédictins de Saint-Maur comme douteuses et suspectes, d'autant plus que ces lettres citent 80 canons en langue arabe du Concile de Nicée, afin d'établir que ce Concile a enseigné presque l'équivalent de l'infailibilité. Jusqu'au xvi^e siècle on ne connaissait que les 20 canons célèbres de Nicée, et voilà qu'on en découvre 80 nouveaux. Comprenez-vous, s'écrie le P. Gratry, la puissance des combinaisons !

Quant aux *Faussees Décrétales*, il fut obligé un jour en Sorbonne, raconte-t-il, de protester à l'examen d'un candidat qui soutenait que le faux Pseudo-Isidore était une reconstitution de la législation ecclésiastique, artificielle sans doute puisque fausse, mais vraie au fond ; que ce

faux, *fraus pia* selon Möhler, n'innovait rien, mais constatait ce qui déjà existait ; que si le Pseudo-Isidore avait eu tort par le fait de ses suppositions, il était cependant facile de le justifier pour ses pieuses intentions. Depuis longtemps l'Eglise romaine n'ose plus défendre la légitimité des *Décrétales*, soupçonnées fausses au xv^e siècle par le Cardinal de Cusa, démontrées fausses et flétries par Baronius, vouées au feu par le pape Pie VI lui-même (1) et condamnées même par les Jésuites. « Jamais mensonge « n'a été aussi audacieux, aussi considérable, aussi persévérant et aussi triomphant. » (R. P. de Regnon S. J.). (2). Malheureusement le démenti est venu un peu tard et le mensonge avait accompli son œuvre. Bellarmin semble se défier de ces textes, mais il les cite quand même. Saint Liguori ne se doute de rien et accepte tout.

Quant à Saint Thomas d'Aquin, il fut lui aussi trompé, particulièrement par le *Thesaurus Græcorum Patrum*, compilation apocryphe de textes des Conciles et des Pères Grecs, les uns fabriqués et les autres arrangés. C'est dans ce recueil qu'un jour le P. Gratry apprend avec stupéfaction que le pape Anaclel, deuxième successeur de Pierre, parlait déjà d'une primauté du Saint-Siège, conférée par J.-C. et non par les apôtres à l'Eglise Romaine apostolique et ordonnait que les causes majeures fussent déferées au Siège de Rome : *causæ majores ad Apostolicam sedem deferantur*. C'était déjà vers l'an 120 la langue ecclésiastique du Moyen-Age en avance de plusieurs siècles. « Bénie soit la science, fille de Dieu, qui nous apporte le flambeau de la vérité ! »

En résumé, les théologiens ne peuvent apporter un seul texte latin dans les cinq à six premiers siècles pour établir simplement la primauté de Pierre, et ils n'invoquent pas le moindre texte grec à n'importe quelle époque.

(1) *Seponamus collectionem hujusmodi, etiam si placet, igni cremendam.*

(2) V. *Etudes Religieuses*, nov. 1864 et 1866.

A propos de saint Thomas, on sait que son autorité est invoquée également par les défenseurs et par les adversaires de l'Infaillibilité. Selon les premiers, d'après l'Ange de l'Ecole, le pape possède la plénitude de la puissance, et les évêques entrent en participation de sa sollicitude comme des juges placés dans chaque ville du royaume (1). (Dist. art. IV S. Th. 9, 3). Mais les Gallicans en cherchant ailleurs ont trouvé la doctrine contraire (Sum. 3 q. 72, art. XI *ad* 1^o). Les évêques ont dans l'Eglise non une puissance quelconque, mais une puissance suprême, *summam potestatem in Ecclesia obtinent episcopi*, et cela comme successeurs des apôtres. Dans une autre partie, le Docteur Angélique commente le texte de saint Paul : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei*. C'est en s'appuyant sur cette autorité que raisonnait Mgr Maret (2) : là où est la puissance souveraine, là est l'Infaillibilité.

Or, il était évident qu'avec l'Infaillibilité personnelle, absolue, séparée : *a part from the episcopal body whether congregated or dispersed* (3), comme le voulait Mgr Manning, la puissance des évêques devenait absolument nulle, contrairement aux Ecritures, à la tradition apostolique, à l'histoire des Conciles, et aussi à l'adage théologique de saint Antonin si longtemps accepté dans toutes les écoles théologiques : *una igitur potestas, una utrinque potestas, nobis collectis in unum* (Act.).

Parmi les textes arrangés ou fabriqués pour les besoins de la cause, il en est qu'on retrouve dans tous les recueils, comme par exemple l'axiome connu extrait d'une parole faussement attribuée à saint Irénée : « Il est (Oportet) « nécessaire que toutes les églises dépendent de l'Eglise

(1) Cette comparaison du roi et des juges a été suggérée à saint Thomas par un texte de saint Jean Chrysostome qui fait dire par J.-C. à Pierre : Sois le chef de tes frères. Mais le texte a été forgé : *Non occurrit in Chrys.* (P. Nicolai, édit, 1660).

(2) Du Concile Général.

(3) Séparée, i. e. indépendamment du corps des évêques réunis ou dispersés.

« Romaine qui est la source et la tête, à cause de sa « supériorité. » Or, d'après le contexte même et selon la doctrine des Pères, le sens est clair et ne s'applique nullement à la primauté du pape de Rome. La loi du salut nous a été donnée par les apôtres, l'Evangile nous a d'abord été transmis de bouche en bouche, puis écrit par l'ordre de Dieu. Il faut donc renvoyer les hérétiques à la tradition apostolique qui est visible dans toute l'Eglise (*in omni Ecclesia adest respicere*) pour qui veut voir, et qui est aussi conservée dans toutes les Eglises, surtout les plus importantes et les plus anciennes, dans celle de Rome, fondée par les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul. C'est le langage de Tertullien, de saint Augustin et d'Irénée. Le P. Perrone est encore moins heureux avec Origène commentant le *Tu es Petrus* ; car Origène établit longuement que le privilège ainsi accordé à Pierre est un don commun à Pierre, à nous, à tous les disciples de Christ sans aucune distinction. Une autre formule fameuse est cette parole : *Roma locuta, causa finita est*. Saint Augustin n'a jamais dit cela. Il s'agit d'une question discutée et tranchée d'abord par deux Conciles ; les actes ont été envoyés à Rome et les rescrits sont revenus : *causa finita*, l'autorité a jugé et le procès est fini, car pour les fidèles d'alors la sécurité de la foi reposait toute entière sur le consentement de l'Eglise exprimé dans les Conciles généraux ou particuliers, et peu à peu pour mettre fin à certaines obstinations on prit l'habitude d'aller jusqu'à Rome afin de les vaincre plus sûrement. Mais il y a là tout au plus un acte de déférence préparant la primauté d'honneur et de juridiction qui sera plus tard reconnue solennellement dans l'Eglise universelle.

Veut-on des falsifications de textes plus récents ? Dans un ouvrage allemand pour établir l'infailibilité (1863) (1) le Docteur Weninger cite un texte de saint Ambroise : *Italia aliquando tentata, mutata nunquam* ; et au mot *Italia* il substitue *Ecclesia Romana*.

(1) Pie IX est-il infailible ?

Ailleurs le même Docteur affirme que le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé en 1854 par Pie IX sans égard pour l'opinion des évêques, ce qui est manifestement contraire aux faits et même au texte de la Bulle. C'était pour fortifier par un exemple tout récent la valeur de l'axiome de certains évêques ultramontains : les papes ont agi comme s'ils étaient infaillibles, donc ils le sont. Mgr Berteaud, de Tulle, dans un autre passage où il invoque le commentaire de saint Augustin sur les paroles de J.-C. : *ovæ meæ audiunt vocem.....* le Docteur Weninger ajoute au texte : *Vox ejus Xⁱ de Ecclesia non est obscura*, le mot *Romana*, afin de rendre la preuve plus claire (V. St. Aug. P. IX, p. 568, n° 32).

Un autre savant, M. Guyot, fit paraître, en 1868, la *Somme des Conciles* et quand il arriva au VI^e Concile il supprime le nom du pape Honorius (p. 315).

**

A la thèse déjà suspecte des théologiens, le P. Gratry ajoute le Bréviaire considéré par lui comme une source de légendes, sorte de synthèse à formules destinées à développer la puissance de l'Eglise romaine au détriment des autres Eglises. C'est alors que le dialogue entre le P. Gratry et ses adversaires devient parfois acerbe et que le ton révèle d'étranges procédés de polémique.

— Faute de savoir ce dont il parle, qu'il apprenne qu'il n'y a pas de bréviaire officiel avant Pie V en 1568 (Dom Guéranger).

— J'en ai deux, munis chacun des deux brefs de Paul III, avec privilège exclusif d'impression et de vente, sous peine d'excommunication, le tout *sub annulo Piscatoris*, le sceau pontifical (1). De plus en 1241, Grégoire IX avait déjà approuvé une abbréviation et Nicolas III l'avait introduite dans le clergé romain (2).

(1) Bibl. Sainte-Geneviève, BB 67, 70.

(2) V. *Dict. Goschler*, art. Bréviaire.

— Le Bréviaire, au VII^e siècle ! Tout le monde sait pourtant qu'il n'est pas antérieur au XI^e.

— Mais c'est vous-même, Monsieur le savant, qui nous avez appris que le Bréviaire est dû à Léon le Grand, à Gélase et à Grégoire le Grand (V^e, VI^e et VII^e siècles). Pourquoi affirmer contre des adversaires le contraire de ce qu'on a soi-même enseigné ?

— La légende d'Agathon que le P. Gratry nous reproche n'est pas dans le Bréviaire romain ; le fait est facile à vérifier.

— Vérifions. J'ouvre mon Bréviaire romain le plus répandu en France (Tours, Mame, 1859) et je lis cette légende d'Agathon en toutes lettres, non pas il est vrai à la place ordinaire, mais à la fin du volume, dans le propre du diocèse de Rome, par conséquent doublement obligatoire pour le clergé romain.

— D'ailleurs cette légende est vraie, et le pape Agathon justifie Honorius en termes exprès en déclarant ses prédécesseurs purs de toute erreur.....(?)

— Je possède et je puis citer des Bréviaires antérieurs à 1520 qui ne parlent pas d'Honorius.

— Moi aussi, j'en ai deux qui n'en disent pas un mot, attendu qu'ils omettent les Conciles ; c'est l'omission totale ; mais jusqu'au XVI^e siècle, presque tous reproduisent le nom d'Honorius et ce sont les plus récents seuls qui le retranchent. « Quoi ! Ils ont gratté, » s'écrie Bossuet, « mais ont-ils pu cacher les faits eux-mêmes ? »

Parmi les légendes, l'une des plus curieuses est celle du pape saint Marcellin (26 avril) et du Concile de Sinuesse. En 1520 elle n'y est pas encore et voilà qu'en 1536 et en 1542, sous Paul III qui pourtant visait à la concision, on introduit la fable mais en partie seulement. Puis en 1568 et en 1630 elle s'y trouve entièrement insérée, malgré les bénédictins de Saint-Maur, malgré le sentiment des Bollandistes (1) et malgré Baronius lui-même qui défend

(1) V. Dom CELLIER. — *Théol. génér.*, T. III, p. 685.

cette histoire, mais mollement. On commence par le récit du martyre 1520, puis on ajoute le Concile devant lequel le pape vient s'accuser d'avoir encensé les idoles, mais personne n'ose le condamner. Enfin en 1542 la légende est développée entièrement : tous les Pères s'écrièrent d'une commune voix : jugez-vous vous-même par votre bouche, mais non par notre jugement (1). De là cet axiome tant répété partout : personne ne peut juger le premier siège, *prima sedes a nemine judicatur*.

Au contraire, l'histoire de saint Damase fut retranchée plus tard du Bréviaire parce qu'il s'agissait d'un pape jugé et acquitté par un Concile, fait qui ne relevait pas beaucoup l'autorité pontificale.

On trouve encore au 16 janvier, fête de saint Marcel, dans le récit de son martyre, une lettre renfermant certains axiomes suspects pour le temps : aucun Concile ne peut se réunir que par l'autorité du pontife romain..... ; l'Eglise de Rome est la tête de l'Eglise..... toutes pièces fabriquées au ix^e siècle et intercalées vers le xvii^e.

C'est avec des suppressions opportunes, avec des interpolations habiles, avec des corrections presque invisibles qu'on arrive avec le temps non seulement à créer les courants d'idées nécessaires, mais encore à modifier l'histoire elle-même. Il est vrai qu'on a cherché à excuser sinon à justifier ces sortes de procédés : Bellarmin adopte dans un cas analogue l'inspiration *a posteriori*. De même au sujet de la suppression du nom d'Honorius, le P. Ramière déclare qu'il est permis de corriger les histoires de famille pour effacer les taches. Oui, répond le P. Gratry, mais les tribunaux sont là pour juger des actes de ce genre. Après Pie V. le P. Garnier supprime à son tour, dans l'édition de 1680 du *Liber Pontificalis* l'incident d'un pape prévaricateur et condamné par 3 Conciles. Aujourd'hui, s'explique-t-il, on abrège ainsi : *nunc aliter ita breviusque le-*

(1) *Omnes clamarunt : tuo te ore sed non nostro judicio ; prima sedes a nemine judicatur.*

guntur. C'est pour abrégé ! Il est clair que dans la formule du serment des papes au jour de leur intronisation ce nom d'Honorius devait être humiliant.

Quand il aura repris ses sens, le P. Gratry regrettera tant de calomnies contre l'Eglise ! — Mais le Bréviaire n'est pas l'Eglise.

Enfin ce qui excita surtout les colères des ultramontains, ce fut l'évocation de la fameuse bulle de Paul IV *Cum ex apostolatus officio* (1558), renouvelant et aggravant les peines portées déjà contre les hérétiques par Nicolas III, Innocent IV et Alexandre IV : censures de toutes sortes prononcées contre les partisans eux-mêmes, confiscation, exil, prison, question et torture, privation de tout droit, de tout honneur, de toute autorité..... Le tout avec la malédiction du Dieu Tout-Puissant et même celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul !

CHAPITRE V

La Soumission

HÉSITATIONS — TEXTES — EXPLICATIONS DIVERSES

Les lettres du P. Gratry ne parvinrent pas aux Pères du Concile ou du moins n'eurent aucune influence. Il paraît qu'à Rome elles étaient introuvables et l'évêque d'Orléans fut obligé, lui-même, de faire imprimer ses discours à Naples. La majorité était d'avance acquise au décret sur l'infaillibilité qui fut voté le 19 juillet 1870. Selon les désirs de Pie IX, l'infaillibilité imposée était personnelle, complète en tout ce qui concerne la foi et les mœurs, exclusive, c'est-à-dire indépendante des évêques.

La majorité comprenait 580 votants sur 770 environ, savoir : 50 cardinaux, presque tous choisis par Pie IX, 50 généraux d'ordre, plus de 150 vicaires apostoliques, missionnaires dévoués mais sans indépendance, fonctionnaires de la Propagande venus de loin et logés aux frais du gouvernement pontifical, quelques évêques anglais zélés comme de nouveaux convertis, ceux d'Espagne la Catholique, et surtout 270 prélats italiens (143 dans les Etats pontificaux) dont les diocèses pour plusieurs ne dépassaient pas l'étendue d'un simple canton français. Dans la minorité réduite de 150 au début à 80 abstentions, nous trouvons les prélats les plus remarquables de la catholicité par leur science, leurs talents et les services rendus à l'Egli-

se, représentants des plus anciennes églises d'Allemagne et de France. Il n'y avait donc pas au Vatican la liberté et l'unanimité morale comme à Trente où Pie IV fut le premier à demander qu'on ne fit aucune définition sans le consentement unanime des Pères. A Rome Pie IX avait tout prévu et organisé d'avance ; c'est lui qui avait dirigé les discussions parfois violentes, clos les débats malgré les supplications de plusieurs et fait voter les décrets préparés depuis longtemps. Mgr Strossmayer fut obligé de descendre de la tribune parce qu'il parlait de tolérance et citait Leibnitz, Guizot et autres chrétiens. Mgr Dupanloup, quoiqu'écouté avec plus de déférence, sentait bien qu'il parlait dans le désert.

En protestant contre l'ouverture du Concile, le P. Hyacinthe avait prévu ce qui allait s'y passer.

La définition proclamée, le bruit du canon domina malheureusement en France et les douleurs de l'année terrible nous firent oublier tout le reste.

Pendant cette époque, le P. Gratry disparaît, se tait et se recueille. Nous le retrouvons en Belgique au printemps de 1871 où Mgr Dechamps exige une adhésion formelle avant de l'autoriser à célébrer la messe. Devant ce procédé, Gratry résiste tout en protestant de sa charité. « Je « travaille, écrivait-il alors, à m'éclairer, je cherche activement dans les Pères le petit diamant de la vérité et « j'espère le trouver bientôt. (1) » Rentré à Paris, loin de garder rancune, il remercie l'archevêque de ses conversations et de ses lettres qui l'ont aidé au travail d'éclaircissement de sorte qu'il croit y être parvenu. Cette humilité du Père n'empêchera pas le biographe de Mgr Dechamps d'employer à son égard les expressions de dévoyé et de renégat (2). Puis comme les ultramontains ne cessaient de répandre toutes sortes de bruits sur les Libéraux, imaginant des complots, inventant des schismes, le P. Gratry

(1) Lettre à M^{me} de Montalembert.

(2) Le R. P. SAINTRAIN, S. J.

se crut obligé à plusieurs reprises d'expliquer son silence et enfin de formuler publiquement son adhésion au décret. Sa lettre à Mgr Guibert (1), archevêque de Paris, est la plus connue : «J'accepte, comme tous mes frères « dans le sacerdoce, les décrets du Concile du Vatican. « Tout ce que, sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu « écrire de contraire aux décrets, je l'efface. »

Il est évident que le sens n'est pas absolument clair et explicite, ses explications sont embarrassées et parfois ailleurs inexactes. Ainsi il écrit : « J'ai combattu l'infail-
« té inspirée, le décret la repousse ; j'ai combattu l'infail-
« libilité personnelle, le décret définit l'infailibilité offi-
« cielle, doctrinale et non politique et gouvernementale. » Autant de mots, autant d'illusions. En somme il s'est soumis publiquement c'est tout qu'on lui demandait et on s'inquiète fort peu de ce qu'il pouvait penser en son fort intérieur. Il est vrai que pour donner à cette soumission plus de valeur, on a prétendu que le P. Gratry n'avait pas été préparé à ces discussions théologiques mais bien plutôt entraîné par son naturel de polémiste (2). Mais qui pouvait être qualifié aussi bien que lui dont la vie entière avait été consacrée aux études de religion, d'histoire et de philosophie ? Ce n'était certainement aucun de ceux qui lui ont répondu. Lui-même a eu soin de se placer sous le patronage de Mgr Dupanloup : « Il a tout lu et me « conjure de ne pas perdre une minute pour publier par-
« tout. (3) »

Ce n'est pas une soumission de casuiste habile qui ergote quand même et se donne toujours raison. Certains ont expliqué leur adhésion en déclarant que l'infailibilité définie n'est pas absolue, personnelle, totale..... Les mots n'y sont pas, mais le sens est clair et l'équivalent des mots s'y trouve. Le pape est infailible lui seul indépendam-

(1) MONTREUX, 25 nov. 1871.

(2) R. P. CHAUVIN, de l'Oratoire.

(3) 15 janvier 1870, lettre.

ment des évêques ; s'il ne l'est qu'autant qu'il reste fidèle à la doctrine révélée, dans ce cas tout le monde est infail-
lible, même le plus humble des chrétiens ; il est le seul
juge de la révélation et nul n'a le droit de contrôler son
enseignement ; autrement ce serait du libre examen et les
Libéraux qui s'expliquent ainsi sont protestants sans le
savoir. De même le P. Gratry n'a jamais cherché à faire
oublier son opposition par son empressement à se sou-
mettre, comme certains Libéraux qui ont défendu l'infail-
libilité avec encore plus d'ardeur qu'ils ne l'avaient com-
battue.

Ce n'est pas non plus une soumission de lâcheté, com-
me on le lui a reproché. Sans être un grand caractère, un
héros, le P. Gratry eût été capable de souffrir pour la vé-
rité, s'il avait senti son devoir dans la résistance. Lui-
même s'était préparé à la lutte : « J'avais prévu le
« déshonneur, la ruine et la mort même. Je me suis dit :
« comment misérable tu as servi Dieu à ton avantage, ne
« le serviras-tu pas à tes dépens..... et alors pendant trois
« jours la vue du crucifix et du lit de mort m'ont déter-
« miné. (1) » Mais quand il a vu la débâcle de tous les amis
qui l'avaient jeté dans la lutte et le laissaient tout seul en
face de son Eglise, son esprit s'est obscurci et sa cons-
cience a été troublée. Alors selon l'axiome de saint Tho-
mas : *non privata audacia sed publica auctoritate*
procedendum est, il s'est soumis extérieurement et pro-
visoirement en attendant que la lumière se fasse en
son âme. « J'efface, dit-il, c'est-à-dire, mettons que je n'ai
rien dit ; désormais ma parole n'a plus le droit de se
faire entendre ; l'Eglise a prononcé, mon devoir est de
reprendre la consigne traditionnelle, se taire et obéir. »
Sans doute il est bien plus beau le geste de celui qui reste
fidèle au poste auquel il a été appelé par la voix de la
conscience et l'ordre mystérieux de Dieu lui-même, au
milieu des humiliations et des souffrances. Mais l'histoire

(1) Conversation avec le P. Bannache à Tours, 12 août 1870.

les compte ceux-là et conserve à jamais leurs noms : Jean Huss, Luther, Jérôme Savonarole, Bordas-Desmoulins, Doellinger et d'autres qui plus récemment lui avaient tracé la voie à suivre. Il nous faut des apôtres irréductibles, soit pour faire connaître la vérité dans toute sa pureté, soit pour la rendre de plus en plus resplendissante. Le P. Gratry est un mystique et c'est un apôtre que réclament certaines situations.

Mais cette soumission tant blâmée par un grand nombre d'esprits indépendants, peut-elle se légitimer au point de vue de la conscience ? Pour comprendre cet acte il est nécessaire de se mettre un instant à la place du P. Gratry et d'analyser les sentiments qui ont agité son âme en un pareil moment. Ce qui l'a décidé, c'est la terreur du schisme dont les Jésuites agitaient le spectre, afin d'effrayer les consciences timorées, c'est surtout la crainte d'être un sujet de scandale et d'éloigner les âmes de Dieu en les détachant d'une Eglise à laquelle elles appartenaient. Et en effet au milieu de son isolement il a dû revivre tant d'années consacrées à éclairer et à attirer ses frères à la vérité, il s'est souvenu du texte si souvent commenté quand il était lévite : *ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur* ; il avait le sentiment qu'il ne cherchait que le bien de tous, que la glorification de J.-C. dont il avait toute sa vie célébré l'incomparable beauté. D'ailleurs il avait pu se rendre compte combien les fidèles sont incapables de comprendre tout ce qu'il y a de grand dans la révolte ou la résistance d'une conscience qui veut rester indépendante et digne d'elle-même. Aujourd'hui, après plus de 30 ans, l'esprit public s'est dégagé un peu des préjugés traditionnels ; en ce temps-là on aurait peut-être applaudi bruyamment le héros d'un jour, mais bientôt serait venu l'oubli et avec l'oubli l'ingratitude et le mépris.

Il faut donc plaindre le P. Gratry de n'avoir pas pu s'élever assez haut, mais ne le blâmons pas trop : on ne saura jamais tout ce qu'il a souffert. Le coupable, c'est

l'Eglise Catholique avec son absolutisme, sa domination sur les consciences, avec son éducation étroite et sa discipline implacable. L'Eglise a pris la place de Dieu et elle seule règne et gouverne. Il faut avoir été élevé par elle comme le prêtre, pour comprendre ces défaillances intimes. L'enfant de chœur n'aperçoit Dieu qu'à travers les fumées de l'encens et les lueurs des cierges, il ne l'entend que par la voix de son curé ou dans le chant des offices religieux ; il grandit dans cette atmosphère de cérémonies où la perfection consiste à annihiler sa volonté dans l'obéissance hiérarchique, au lieu de la fortifier par la pratique des commandements divins ; sa conscience ne peut se former, se développer, se corriger, elle n'existe pour ainsi dire pas, et son autorité est nulle ; la consigne ecclésiastique suffit à tous les besoins de son âme. Plus tard devenu prêtre, si la lumière un jour se fait en lui et s'il dit à Dieu : que faut-il que je fasse ! des mois et des années peut-être seront nécessaires pour revivifier cette conscience anéantie.

Pour revenir au cas de l'abbé Gratry la lutte intime a dû être longue, douloureuse et devait être sans issue. Fallait-il maintenir sa protestation au nom de l'histoire, au nom des Conciles et de l'Eglise d'autrefois, au nom de la raison, de la dignité de sa conscience, de la vérité enfin ? Mais alors Mgr Dupanloup lui aurait crié comme au Père Hyacinthe : le malheureux, il a perdu la notion de l'Eglise ! Hélas ! Pour un prêtre ne pas se séparer de son Eglise, tout est là. Fallait-il se taire et se soumettre par obéissance, par vertu, par l'habitude du devoir, par amour pour les âmes, par crainte du scandale et du schisme ? « Que feraient aujourd'hui saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Fénelon et Bossuet », se demandait Gratry et la réponse lui semblait décisive. Aussi écrivait-il avec fermeté : « Je sais ce que je fais..... je demeure « toujours adorateur de la vérité seule. »

Ce qui est certain, c'est que son acte public d'adhésion fut le point de départ d'une évolution définitive. Désor-

mais cette âme se dégage de plus en plus des liens de la forme ecclésiastique pour s'imprégner en toute liberté du pur esprit de Jésus-Christ. La douleur était venue le frapper et c'est l'Evangile qui seul le fortifiait et le consolait. Lisez ce testament écrit au milieu des souffrances, et dites si ce n'est pas la plus belle page de cette noble existence ?

« Un seul point devient plus simple dans mon état, c'est
« la résolution du bien complet de l'Evangile entier, la
« substance surnaturelle de l'amour divin, remède à tous
« les maux de l'humanité..... Je pense à ceux qui sont plus
« malades que moi, qui n'ont pas un ami, pas un morceau
« de pain, pas un abri et qui sollicitent leur entrée à
« l'hôpital. (1) »

Et ailleurs : « Vous qui voulez toute la vérité dans
« toute la charité de Jésus-Christ, c'est pour vous frères
« chrétiens, visibles et invisibles, chrétiens cachés sous
« d'autres noms ; c'est pour vous, hommes de conscience
« et de raison, hommes de cœur et de bonne volonté,
« qui voulez la prompte réunion des âmes sur la terre et
« le règne de Notre Père qui est au ciel, c'est pour vous
« que j'ai travaillé..... je vous salue, je vous bénis, je
« vous serre dans mes bras. (2) »

C'est dans ces sentiments qu'expira le P. Gratry, gardant ouvert près de lui son Evangile qu'il lisait et annotait chaque jour, entré déjà dans cet état d'âme supérieur qui est l'union complète avec Dieu par le Christ, comme pour réaliser par avance le vœu de ses disciples restés fidèles : *ascende superius*.

(1) Testament.

(2) Déclaration inédite confiée à la famille Mohler qui l'a transmise dans ses mémoires.

CONCLUSION

Après 40 ans, la thèse des Catholiques Libéraux demeure intacte et l'expérience en la confirmant a montré que le Père Gratry avait prévu juste. Ce dogme de l'infaillibilité sauvera le monde, s'écriaient partout les Ultramontains. Il nous faut un infaillible. Les papes ont agi comme s'ils étaient infaillibles, donc ils le sont. (Mgr Bertheaud, de Tulle). A ces cris d'enthousiasme officiel le Père Gratry avait répondu par avance : « C'est la glose qui « nous perd. » C'est-à-dire, assez de dogme, le moment est favorable pour agir ; nous devons revenir à l'Evangile simplement et nous en tenir à l'application des enseignements du Christ. Les Ultramontains insistent encore : l'Eglise est de droit divin ; donc nous devons lui reconnaître tout ce qui est nécessaire à l'exercice de son droit et par conséquent l'infaillibilité. On avouera bien que la conclusion dépasse de beaucoup les prémisses et de plus l'argumentation toute *a priori*, ne peut se maintenir devant les constatations *a posteriori* de l'histoire. Le P. Gratry lui, comme un vrai catholique, croyait au droit divin de l'Eglise enseignante, mais il admettait que l'exercice de ce droit était humain et partant sujet à bien des erreurs. Dans son *Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu*, il nous rappelle et explique la parole de Jésus-Christ à l'apôtre Pierre : « Sur toi je bâtirai mon Eglise » puis il ajoute la suite de l'entretien : « *Vade retro, Satan*..... » voulant marquer par ce rapprochement qu'il y a dans l'Eglise de Dieu le divin et l'humain, l'essentiel et l'accessoire, ce qui vient d'en haut et ce qui vient d'en bas, choses malheureusement trop confondues.

A quoi bon ce dogme nouveau ? Notre Credo élaboré pendant tant de siècles n'est-il pas assez compliqué ? A

quoi servira-t-il, à quoi déjà a-t-il servi ? L'histoire répond elle-même que pendant 20 siècles on peut citer à peine deux ou trois cas dans lesquels l'infailibilité soit susceptible d'être entourée des conditions voulues, et, de l'avis de tous dans l'espace des 100 dernières années, un seul dogme a été formulé solennellement et avec anathème par Pie IX proclamant l'Immaculée Conception de Marie (1854). Et encore le pape n'avait prononcé qu'après la consultation de plus de 200 évêques réunis à Rome.

Dogme sans importance, disait l'archevêque de Paris, Mgr Darboy. Sans importance, en théorie, si on s'imagine qu'il doit être simplement l'autorité suprême qui tranche les différends et sert de centre d'union et d'action à toutes les parties disséminées. Par contre ce dogme dans la pensée et le désir des Ultramontains prend une importance redoutable parce qu'il établit définitivement dans l'Eglise, un pouvoir absolu, source d'autorité spirituelle inaccessible, sans limite et sans contrôle.

Les conséquences inévitables de l'infailibilité, le P. Gratry les avait prévues. Lui qui toute sa vie avait travaillé pour Dieu, le Christ et les âmes, lui qui avait essayé de créer un atelier d'apologétique pour faire cesser les malentendus, dissiper les ignorances, réfuter les préjugés et combattre les doutes, il voyait d'avance ses efforts annihilés par les imprudences de l'orgueil romain et par des exagérations de doctrines nouvelles. Il est certain que dans le peuple resté catholique, de nom surtout, on ne croit guère à l'infailibilité, au moins dans son sens officiel ; les laïques même instruits n'y croient pas davantage et d'ailleurs il en est rarement question : Rome toujours prudente n'insiste pas. Quant au prêtre il n'a qu'une sauvegarde, c'est le silence : *de actibus mere internis Ecclesia non judicat*. L'Eglise veut bien laisser à Dieu le domaine qui lui échappe.

C'est ici surtout que le précepte de l'apôtre Paul trouve son application : que votre obéissance soit raisonnable (1)

(1) την λογικην λατρειαν.

Or, que d'inconséquences il y a dans ce dogme ! Comment ! Voilà un privilège inouï dans l'histoire qui est basé sur quelques paroles rapides du Christ, transformées en promesses solennelles ! Le sens de ces passages est resté insoupçonné pendant plusieurs siècles, pas un Père grec ne l'a deviné et en Occident ce n'est que longtemps après que des juristes zélés ont découvert ce trésor qui devait préparer le triomphe de l'Eglise romaine. Et quel privilège ! Le pape est appelé comme l'Eternel, le Père de l'humanité, c'est un autre Emmanuel, Dieu avec nous..... En fait de vérité le pape peut dire comme Jésus-Christ : *quis ex vobis arguet me de peccato*. (Mgr Fava, évêque de Grenoble). Par contre Dieu c'est le pape de l'humanité. (Mgr Fava)..... N'est-ce pas la confusion du profane et du sacré ?

La piété naïve aurait mieux compris l'impeccabilité, car elle a encore plus besoin d'exemples que de préceptes ; mais le défi à l'histoire eût été pas trop imprudent. Parlant d'Alexandre VI, Joseph de Maistre, grand défenseur de l'infailibilité a dit : « Le Bullaire de ce monstre est « intact », comme si le simple bon sens pouvait attribuer à la Providence une pareille complicité.

Et puis, quand le pape se déclare infailible, nous devons le croire sur son affirmation. Mais alors c'est un cercle vicieux, une pétition de principe ; car en même temps nous renions l'histoire de l'Eglise pendant quinze siècles. Et comment savoir que le pape parle selon toutes les règles énumérées par le Concile du Vatican ? Il paraît que c'est le consentement unanime de l'Eglise qui est l'indice le plus sûr ; de sorte que c'est l'Eglise qui aurait le dernier mot si elle le voulait (1). Mais Rome ne doit pas approuver ces tendances à reconnaître quelque droit d'appréciation, quel qu'il soit, à l'Eglise enseignée, toujours tenue à l'écart des discussions théologiques. Il est juste cependant

(1) M. Paul VIOLLET, de l'Institut.

de noter l'effort généreux et sincère des laïques pour concilier ce dogme et la raison. Le rôle de la raison, disent-ils est de connaître, de juger et même de faire entendre sa voix..... à condition de se soumettre d'abord et de s'exprimer ensuite en termes plus mesurés que saint Bernard écrivant au pape Eugène son ancien disciple de Clairvaux. Des faits récents ont montré que l'exercice de ce droit est illusoire dans la pratique. Rome entend être seule maîtresse absolue de la direction dans l'Eglise. Et si le pape devenait hérétique, ajoutent-ils, il ne serait plus infaillible ! On s'explique alors ce qu'est l'infailibilité pour les Libéraux modernes. C'est un dogme nouveau mais nécessaire à l'unité... « C'est un progrès dans l'analyse et dans « la connaissance de l'histoire... ; c'est une mise en bon « ordre de tous les témoignages historiques qui gardent « chacun leur autorité et leur valeur, au lieu d'être sacrifiés les uns aux autres. (1) »

La place du P. Gratry, s'il eût vécu selon sa conscience libre, sans se laisser effrayer par des scrupules, était tout indiquée auprès de plusieurs de ses amis, parmi les Vieux Catholiques dont le petit groupe renfermait des savants de premier ordre comme Dœllinger.

Il aurait applaudi avec joie aux efforts du modernisme, cette forme renouvelée du catholicisme libéral d'autrefois, moins limitée, plus hardie et combien vaste et tourmentée ! Avec les Murri et les Minocchi il aurait supplié le pape de rendre son autorité moins implacable et plus sensible aux besoins actuels ; avec le P. George Tyrrell il aurait travaillé à éclairer l'Eglise et le peuple, afin de montrer à tous les deux le vrai chemin où ils doivent se rencontrer. Réformer l'Eglise c'était le rêve de tant de siècles ! Sans doute le P. Gratry n'aurait jamais pris plaisir à détruire sans rien édifier à la place : pour lui la vérité était dans le Christ et jusqu'à son dernier souffle il serait

(1) *L'Infailibilité*, par M. Paul VIOLETT, page 68, 1908.

resté fidèle à l'Evangile, source intarissable de foi, de paix
et d'amour.

Vu :

Le Doyen,

E. VAUCHER.

Vu :

Le président de la soutenance,

G. BONET-MAURY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — Le Père Gratry	12
CHAPITRE II. — L'Infaillibilité.....	17
CHAPITRE III. — Le cas d'Honorius.....	22
CHAPITRE IV. — La Thèse de l'Infaillibilité et les Légendes du Bréviaire.....	31
CHAPITRE V. — La soumission.....	39
CHAPITRE VI. — Conclusion.....	46
